



SÉLECTION OFFICIELLE
FESTIVAL DE CANNES

Mention
spéciale

L'Œil
d'or

Le Prix du
documentaire
Cannes



SaNoSi Productions et Jour2Fête
présentent

libre

Un film de MICHEL TOESCA

**AU CINÉMA
LE 26 SEPT.**

SCÉNARIO & RÉALISATION MICHEL TOESCA. MONTAGE MAGIC MALIK. MUSIQUE & SON MICHEL TOESCA. VOIX OFFES CATHERINE LIBERTY & MICHEL TOESCA. MONTAGE JOËL DAVIGNON. PRODUCTEURS JEAN MARIE GIGON / SANOSI PRODUCTIONS
AVEC LE SOUTIEN DE EMMAUS FRANCE, L'ASSOCIATION RES PUBLICA, MEDICIN DU MONDE, DU PROGRAMME ENTREPRISE DE CYCLIC, REGION CENTRE VAL DE LOIRE et TOUS LES PARTICIPANTS DU KISS KISS BANK BANK

AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE. DISTRIBUTION JOUR2FÊTE.

Design graphique : © Photos Laurent Caré



Causette

fich



CENTRE
PRIMO LEVI



SYNOPSIS

La Roya, vallée du sud de la France frontalière avec l'Italie. Cédric Herrou, agriculteur, y cultive ses oliviers. Le jour où il croise la route des exilés, il décide, avec d'autres habitants de la vallée, de les accueillir. De leur offrir un refuge et de les aider à déposer leur demande d'asile. Mais en agissant ainsi, il est considéré hors la loi... Michel Toesca, ami de longue date de Cédric et habitant aussi de la Roya, l'a suivi durant trois ans. Témoin concerné et sensibilisé, caméra en main, il a participé et filmé au jour le jour cette résistance citoyenne. Ce film est l'histoire du combat de Cédric et de tant d'autres.



ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR MICHEL TOESCA

Comment avez-vous rencontré Cédric Herrou ?

Je suis né à Nice et enfant je venais dans la vallée de la Roya. Cédric y vit depuis environ 20 ans. Nous nous sommes rencontrés au début des années 2000, nous étions copains. En 2008, je suis venu m'installer dans cette vallée avec ma famille. C'est à cette période que nous nous sommes rapprochés et sommes devenus amis.

Comment est née l'envie de le suivre dans son combat ?

C'est lui qui est venu vers moi. J'avais commencé à tourner dès 2015, essentiellement en Italie. À cette époque, les migrants n'étaient pas encore montés dans la Roya. Ils étaient cantonnés à Vintimille, ville où je me rendais souvent, et où je les ai croisés pour la première fois. J'étais bien sûr au courant de ce qui se passait en Grèce, et à Lampedusa, mais il n'y avait alors aucune médiatisation de ce qui se passait dans cette partie de l'Italie. Cela m'a intrigué. Comme je me balade souvent avec ma caméra, que j'aime observer le monde, j'ai commencé à filmer ce qui se passait sur place. J'ai passé beaucoup de temps avec les migrants de Vintimille. J'ai réalisé beaucoup d'interviews. Je les ai suivis dans les tunnels, dans leurs pérégrinations. Puis j'ai tourné avec des associations italiennes. Il faut se rappeler qu'au début, personne ne savait vraiment ce qui était légal ou illégal. Du coup chacun agissait seul, de son côté. Comme je circulais beaucoup, j'ai commencé à

faire le lien entre ces différentes initiatives. C'est à ce moment là que Cédric m'a dit que lui aussi aidait et hébergeait des exilés. À cette époque, il n'était pas du tout médiatisé et j'ai commencé à le suivre.

Vous faites le choix du cinéma sur un sujet régulièrement traité par le biais de reportages. Qu'est ce que selon vous le cinéma peut apporter de différent ?

Le cinéma permet de filmer la vie. Nous ne sommes pas dans l'information. Ce n'est pas non plus un film militant, mais il est politique. Simplement parce que cette action est politique. C'est un acte de résistance. Nous sommes face à un état qui, dans ce domaine là, est incompetent et violent. Le cinéma permet de comprendre l'action de personnes comme Cédric et d'autres. Des gens qui n'ont pas forcément une culture politique, mais qui, confrontés à une telle situation, ont d'un seul coup une démarche politique d'une puissance inouïe. Et puis le cinéma offre de la simplicité dans sa manière de regarder cette action. Il nous permet d'être dans la proximité et dans la vie de tous les jours.

Avec combien de caméra avez-vous tourné ?

Une seule. Je n'avais pas le choix car je n'avais rien d'autre qu'une vieille caméra DV Cam qui filme dans un format qui n'existe plus depuis 15 ans (rires). Et je n'avais pas d'argent pour en acheter une neuve. Et puis j'aime beaucoup ce format. Je trouve l'image

douce, moins électrique que les formats HD. Ce qui est finalement aussi bien car grâce à cette légèreté, j'ai pu être là tout le temps, les gens apprennent à vous connaître et surtout à vous oublier. J'étais dans l'action. J'y participais activement comme filmeur et acteur au sein des actions.

Vous avez suivi Cédric et d'autres durant trois ans. On imagine que vous avez récolté énormément d'images. Comment le film s'est-il écrit au final ?

Pendant les deux premières années, j'ai tourné et monté tout seul, sans producteur. Et quand Jean-Marie Gigon, qui a finalement produit le film, est arrivé, je lui ai expliqué que je n'y arrivais plus. J'avais trop de rushes. Je ne voyais plus où j'allais. Nous avons donc choisi de faire appel à Catherine Libert qui est une cinéaste monteuse pour laquelle j'ai une grande admiration et en qui j'ai une totale confiance. Elle a été touchée par le sujet et a accepté de nous accompagner. Je lui ai tout confié, l'ours de 16 heures mais aussi les 200 heures de rushes. Catherine a mis beaucoup d'elle dans le film. Elle m'a même guidé durant la fin du tournage en m'incitant à capter telle image ou aller dans tel lieu. D'une certaine manière, j'étais sous son aile.

Lorsque j'ai découvert sa proposition, j'ai été à la fois séduit et très soulagé. Il y avait de sa part un regard, un œil. Elle était vraiment avec nous. Elle faisait partie de l'équipe. Le film durait à ce moment-là 5h 40 !

Et là s'est posée la question du film que nous voulions faire. Un film qui soit vu uniquement par les sympathisants de la cause ou au contraire qui soit vu par le plus de spectateurs possible ? S'est alors imposée une véritable notion de dramaturgie et de narration. Comme Cédric était la seule personne dans la vallée à n'avoir fait aucun break en trois ans, je me suis dit que la seule façon de continuer le film était de me recentrer sur lui pour raconter cette histoire.

Le film n'est jamais dans le défaitisme. Il capte un espoir menacé mais persistant...

C'était indispensable que nous soyons de ce côté là. Je voulais montrer que face à un problème, Cédric, les autres et même-moi, nous réagissons mais ne cessons jamais d'agir. Il fallait aussi montrer la joie, la bonne humeur, la fête. Tout cela est commun à nos existences et je tenais à le montrer dans le film. Du coup, Cédric apparaît comme un héros extraordinaire mais complètement ordinaire. Il est comme tout le monde. Avec juste peut-être une détermination au-dessus de la moyenne.

Vous rappelez aussi que désobéir peut-être une forme de civisme...

Je montre surtout que nous désobéissons parce que l'État désobéit. Il y a une désobéissance positive si je puis dire. Et l'autre négative. Et elles s'opposent. L'État fait en sorte que des demandeurs d'asile ne puissent pas demander l'asile. Ce qui est complètement illégal. C'est d'ailleurs ce que dit Cédric dans cette séquence où il discute avec le directeur de cabinet de la préfecture et le procureur de la république. Il lui dit clairement que l'État ne nous laisse pas le choix.

Séquence où l'on entend d'ailleurs votre voix. Etre dans le cadre ou pas est une question centrale pour un documentariste...

C'est un moment clé du film car s'y joue une question cruciale : allons nous être évacués par la violence ou de manière concertée et plutôt calme ? Et l'idée est de dire aux autorités qu'ils ignorent ce qui se passe sur le terrain. Cette réalité ils ne la connaissent pas car ils ne sont jamais avec les migrants. Ils ont une vision purement statistique de cette situation qui n'est pas celle du terrain. C'est pour cela que j'interviens. Pour montrer que je fais également partie de cette action. D'une manière plus générale, je ne crois pas que la distance soit nécessaire pour un cinéaste lorsqu'il regarde le monde. Je ne crois pas en l'objectivité. Le choix de filmer telle ou telle chose, de cadrer est forcément de la mise en scène.

Il y a la clandestinité des migrants mais aussi celle de ceux qui leur viennent en aide. Comme cette infirmière qui vous confie qu'autour d'elle peu de personnes savent ce qu'elle fait...

Cette séquence me permet de dire qu'au début, lorsque chacun a commencé, tout seul, dans son coin, à accueillir des exilés, à leur donner un toit et de la nourriture, personne ne savait si c'était légal ou pas. C'est ce que dit Isabelle. Au moment où je filme cette séquence, dans la première partie du film, il est encore très compliqué et embarrassant pour elle de s'affirmer ainsi face à sa clientèle car toute la Roya ne pense pas comme nous. Loin de là.

Vous tenez à faire entendre des paroles de migrants...

Il était nécessaire que leur parole soit présente même si c'est un film centré sur l'accueil.

Celui du jeune homme tchadien est magnifique. Vous captez son épuisement...

Je trouve que ce qu'il dit est très beau car il évoque la migration intra-Afrique. Il est né au Nigéria, s'est rendu au Tchad pour fuir boko haram, pour se sentir en sécurité. Comme cela n'a pas été possible, il se retrouve dans le Sud de la France...

La musique du film intervient directement dans la narration.

Je n'ai pas pensé d'emblée à Magic Malik. C'est Catherine Liebert qui me l'a suggéré. Je connaissais un peu son travail mais sans plus. Elle m'a fait écouter sa musique et je l'ai trouvée juste idéalement faite pour

le film. Je l'ai rencontré. Il a aimé notre travail et a improvisé la musique sur les images. Et je trouve que sa partition épouse magnifiquement le film.

Le film a-t-il été compliqué à produire ?

Lorsque Jean-Marie a décidé d'accompagner le film, nous avons décidé de produire ce film par le biais de crowdfunding, mais aussi d'associations importantes comme Médecins du Monde ou Emmaüs qui nous ont soutenus. C'est un geste que je trouve très important car il garantit notre indépendance. Et permet au film d'être libre à la fois dans son essence et sa fabrication.

Saisi notamment par Cédric Herrou, par la voix de ses avocats, le Conseil constitutionnel a consacré, le 6 juillet 2018, la valeur constitutionnelle du principe de fraternité.

Pour la première fois dans l'histoire républicaine, ce principe, qui figure dans la devise de la République, impose aux pouvoirs publics de respecter la liberté de chacun d'aider, à titre humanitaire, toute personne y compris des étrangers sans papiers.

Jamais plus la solidarité ne pourra être un délit.



MICHEL TOESCA /// BIOGRAPHIE

Michel Toesca est né à Nice en 1960. Il découvre le cinéma à l'âge de 14 ans en participant au tournage et au montage d'un court métrage de son cousin le photographe Jean Louis Martinetti. Fasciné par le langage cinématographique, il emprunte la caméra double 8 de son père et commence à tourner et monter ses premiers films. Il s'installe à Paris en 1978, y commence une école de cinéma qu'il quitte en cours de deuxième année pour tourner et produire ses films tout en travaillant comme assistant puis réalisateur. Il apprend la prise de son et d'image pour être le plus autonome possible dans sa démarche de cinéaste. En 2008 il vient vivre à Saorge dans la vallée de la Roya et continue à produire et tourner ses films de façon de plus en plus indépendante.

CONTACT PROGRAMMATION : JOUR2FÊTE / CONTACT@JOUR2FETE.COM / 01 40 22 92 15 / WWW.JOUR2FETE.COM

CONTACT ORGANISATION SOIREES DEBAT : MARION GACHET DIEUZEIDE / MGDIEUZEIDE@GMAIL.COM

CONTACT PRESSE : ROBERT SCHLOKOFF ET JESSICA BERGSTEIN COLLAY / RSCOM@NOOS.FR / 01 47 38 14 02